

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 29 (2022)
Heft: 3: Les saisonniers·ères en Suisse : travail, migration, xénophobie et solidarité = Saisonarbeitende in der Schweiz : Arbeit, Migration, Fremdenfeindlichkeit und Solidarität

Buchbesprechung: Literatur zum Thema = Comptes rendus thématiques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Literatur zum Thema

Comptes rendus thématiques

Francesca Falk (dir.)
Der Schwarzenbacheffekt
Wenn Abstimmungen Menschen
traumatisieren und politisieren

Zürich, Limmat Verlag, 2022, 128 S., Fr. 29.-

Le 7 juin 1970, les citoyens suisses rejetaient de justesse une initiative visant à limiter la part de la population étrangère en Suisse. Lancée par l'Action nationale, et plus connue sous le nom de son médiatique leader James Schwarzenbach, l'initiative a recueilli 46 % de voix, avec six cantons et deux demi-cantons favorables et une participation considérable de 76 %, de quoi galvaniser les ardeurs de la droite populiste. Cette votation a reçu une certaine attention en 2020, signe de son importance dans l'histoire politique contemporaine.

Toutefois, comme le rappelle l'historien Cenk Akdoganbulut dans le chapitre introductif de ce livre, l'événement s'inscrit dans un développement plus long. Sans remonter à l'entre-deux-guerres, durant lequel les forces xénophobes tentent déjà d'utiliser la démocratie directe pour faire adopter des politiques migratoires restrictives, Akdoganbulut souligne la nécessité de replacer l'initiative de 1970 dans un temps plus long, celui de la décennie 1950 au cours de laquelle se reconfigure le discours sur la surpopulation étrangère (*Überfremdungsdiskurs*). Présent dans une large partie du monde politique, porté par les autorités et dans un premier temps également par les syndicats, ce discours décline la peur de voir les postes de travail occupés par des étrangers et des étrangères, et dénonce une identité suisse mise en péril par l'immigration. Ce

contexte va faire le lit de la droite populiste, en particulier de l'Action nationale contre la surpopulation étrangère (*Nationale Aktion gegen Überfremdung von Volk und Heimat*) fondée en 1961, qui réussit à faire élire son premier conseiller national en 1967, le Zurichois James Schwarzenbach. Ce succès électoral encourage les petits partis de la droite populiste à radicaliser leur discours contre les étrangers et les étrangères, usant d'une rhétorique dont Akdoganbulut souligne le caractère fondamentalement raciste.

Si l'initiative de 1970 n'est pas la première action politique à être entreprise pour limiter l'immigration, il s'agit de la première à aboutir et à passer en votation populaire, d'où son importance. Après une première initiative retirée par le *Demokratischer Partei* de Zurich en 1968, elle inaugure une longue série de votations qui visent à restreindre l'immigration et/ou les droits des étrangers et des étrangères, mais aussi des citoyen·ne·s suisses considéré·e·s comme indésirables. On pense ici par exemple à l'initiative interdisant la construction de minarets, acceptée en 2009 à 57,5 %. Le livre l'inclut dans la liste des initiatives à caractère xénophobe (cf. 35–36) et nous rappelle que «les années Schwarzenbach», loin d'être derrière nous, résonnent encore aujourd'hui. Si la cible des discours de haine s'est déplacée vers d'autres groupes de la population, les principaux acteurs et les arguments ont peu évolué.

C'est donc à une question fort actuelle que s'attache l'historienne Francesca Falk dans ce livre à la forme et à la genèse originales. Elle souligne d'emblée le paradoxe des initiatives, celui d'avoir fait

des immigré·e·s un des sujets centraux du discours politique, tout en les privant de voix (cf. 7). Le but de l'ouvrage est ainsi de redonner une place dans le discours mémoriel et historique à des personnes fortement touchées par la rhétorique xénophobe, tout en montrant leur capacité à réagir et à se positionner en sujets politiques.

Après deux premiers chapitres qui reviennent sur la démarche (Falk) et la dialectique entre discours xénophobes et résistances (Akdoganbulut), l'essentiel de l'ouvrage est composé des témoignages de neuf personnes immigrées qui ont directement vécu les «années Schwarzenbach». Ces portraits, illustrés par le photographe Michael Züger, sont signés d'étudiant·e·s d'histoire de l'Université de Berne qui ont mené les entretiens au printemps et à l'automne 2020. On ne peut que saluer l'implication des étudiant·e·s dans la constitution d'archives orales et leur valorisation éditoriale.

Les neuf portraits retracent autant de vies marquées par les discours politiques des années 1970, qu'il s'agisse de saisonniers·ères, de personnes au bénéfice d'un permis d'établissement ou de réfugié·e·s. Ces entretiens permettent de saisir l'impact des débats politiques sur les personnes qui en font l'objet. Ces témoignages peuvent être écoutés en intégralité sur le site oral-history-archiv.ch qui archive les entretiens menés dans le cadre des cours en histoire de la migration dispensés par Francesca Falk à l'Université de Berne.

Parmi eux, deux en particulier illustrent bien l'apport de la démarche d'histoire orale. Le premier est celui de Rosanna Ambrosi qui insiste sur la complexité de sa position. Née en 1944 à Vérone, elle arrive en Suisse en 1964 pour rejoindre son futur mari, qui milite dans les *Colonia libera* à Zurich, association fondée par des immigrés antifascistes italiens et

qui défendent alors les droits des travailleurs·euses saisonniers·ères et des immigré·e·s transalpin·ne·s en Suisse. Au bénéfice d'un permis C, elle se sent privilégiée face à la plupart de ses compatriotes, et n'est pas menacée d'expulsion. Pourtant, comme les immigré·e·s au statut plus précaire, elle vit dans un climat de peur, d'autant plus qu'elle ne maîtrise pas le dialecte alémanique. Si la Suisse fait figure pour elle de terre d'émancipation, les deux enfants qu'elle a très jeune la lient à son foyer et l'empêchent de vivre pleinement une liberté à laquelle elle aspire. Le témoignage d'Ambrosi (issu d'un entretien de 1 h 21, synthétisé dans le livre sur cinq pages) montre l'importance d'analyser le vécu des immigré·e·s en adoptant une perspective intersectionnelle, qui permet de rendre compte de toute la complexité des parcours individuels.

Le second portrait est celui d'Enrique Ros. Né en 1955 en Suisse de parents catalans, le petit garçon passe une partie de son enfance en Espagne avant de revenir en Suisse en 1962. À l'école déjà, il sent la xénophobie qui l'entoure, bien avant les votations visant à limiter le nombre d'étrangers. Le récit qu'il donne de ses jeunes années souligne l'impact traumatisant des discours politiques sur la vie quotidienne. À l'école, il n'est jamais appelé par son prénom, mais par sa nationalité. Ses parents lui apprennent à faire le dos rond, alors que la famille est au bénéfice d'un permis C. Le traumatisme sur l'enfant est ici d'autant plus perceptible qu'Enrique Ros raconte son histoire à plus de 50 ans de distance.

Même lorsque les votations échouent dans les urnes, comme celle du 7 juin 1970, elles pèsent sur le climat politique et font sentir à tou·te·s les immigré·e·s leur statut précaire. C'est donc bien d'un «effet Schwarzenbach» dont parle ce livre, qui dépasse le simple cadre des initiatives. Celles-ci apparaissent finalement comme

un épiphénomène révélateur d'une hostilité plus diffuse face aux étrangers et aux étrangères. Les discours racistes, les initiatives xénophobes ont un impact durable sur toute la société. Ainsi, les trois contributions qui concluent l'ouvrage se font l'écho du vécu très actuel de trois intellectuelles, Melinda Nadj Abonji, Jelica Popović et Fatima Moumouni, qui rappellent que les voix migrantes ne se fraient encore que lentement un chemin au sein des discours politiques et sociétaux.

Avec ce livre, Francesca Falk continue de montrer que l'histoire des migrations peut et doit redonner une place active aux migrant·e·s et tenir compte des expériences vécues dans son écriture.

Pauline Milani (Fribourg)

**Emmanuelle Ryser (recueil et rédaction des témoignages)
Losanna, Svizzera**

Lausanne, Éditions Favre, 2020, 125 p., Fr. 20.–

Une nappe de pizzeria à carreaux rouges et blancs pour couverture et une galerie de portraits à l'intérieur: voilà à quoi ressemble la publication parue à l'occasion de l'exposition *Losanna, Svizzera. 150 ans d'immigration italienne à Lausanne*, proposée par le Musée historique de Lausanne (MHL) entre août 2021 et janvier 2022.

La troisième page nous avertit qu'il s'agit d'un «projet de mémoire orale» du MHL à l'occasion de cette exposition. Et «à l'occasion» est bien le terme adapté pour décrire ce livre. En effet, cette suite de témoignages recueillis et retranscrits par Emmanuelle Ryser n'était pas au cœur de l'exposition, mais l'a accompagnée sous la forme d'extraits oraux à disposition des visiteur·e·s et, de manière plus complète, par cette belle publication, illustrée par les photographies de Claudine Garcia et

punctuée par des images d'objets «typiquement» italiens. Ces témoignages ont été rassemblés sur plusieurs années, les premiers en 2013 déjà.

«Première, deuxième, troisième génération: nous sommes tou·te·s des enfants d'immigré·e·s!», un slogan entendu dans de nombreuses manifestations ces dernières décennies et qui pourrait résumer de manière lapidaire, mais très juste, le livre rendant hommage aux femmes et aux hommes originaires de la Péninsule. Comme l'avance le MHL, «l'ouvrage retrace le voyage d'immigrants et d'immigrantes italiens de la première génération, arrivés à Lausanne dans les années 1950 et 1960, mais aussi de la deuxième génération et même de la troisième génération». Voyages très différents pourtant, entre celles et ceux qui sont parti·e·s de «là-bas» et leurs descendant·e·s, qui sont né·e·s «ici». Parcours de vie uniques, divers, mais origines communes: est-ce que l'*italianità* l'emporte sur les différences des individus? Dans la préface, Oscar Tosato, ex-municipal lausannois socialiste, répond en faisant voler en éclats les a priori sur ce «peuple»: «Rassembler les récits d'Italiennes et d'Italiens qui ont traversé, habité et construit Lausanne, c'est opposer une pluralité d'expériences à une vision stéréotypée du migrant. On réalise qu'il n'existe pas d'immigré type, typique d'une région ou d'une époque, mais une richesse d'expériences encore largement méconnue.» Cette thèse est-elle valable pour toutes les générations de personnes immigrées? Qu'en est-il de celles et ceux né·e·s sur territoire helvétique, mais qui sont encore surnommé·e·s «ritals»? La lecture de ces histoires nous aide à y voir plus clair et à répondre notamment à ces questions.

Les témoignages sont classés en quatre chapitres: «voyager», «arriver», «sympathiser», «rester», comme un parcours dans les étapes de vie d'un·e migrant·e et po-

sant autant de questions sur ces moments cruciaux pour ces personnes, de choix à faire, parfois imposés, parfois voulus, de départs douloureux ou salvateurs, de rencontres, de souffrance, de nostalgie, etc. Douze femmes et treize hommes, plusieurs couples et liens de parenté rythment ce voyage vers l'ailleurs, l'inconnu, vers l'entre-deux, les allers-retours, vers les allers simples...

Le premier témoin jouit d'une reconnaissance certaine, en tant qu'historien, ayant lui-même déjà retracé l'histoire de la première Colonie libre italienne de Lausanne:¹ Claudio Cantini est à son tour raconté, sur la base de ses propres paroles. Militant antifasciste, anarchiste et antimilitariste, entré en Suisse clandestinement par le Tessin en 1953, Cantini est originaire de la région de Livourne, issu d'une famille modeste, père ouvrier, mère au foyer. Il est arrivé en Suisse, à l'âge de 34 ans, grâce au réseau anarchiste dans lequel il militait en Italie. Il parle de sa politisation au sortir de la guerre, par la rencontre avec un cordonnier antifasciste de Castagnetto Carducci, où la famille a dû trouver refuge fuyant les bombardements de sa ville natale. Comme énormément d'autres Italiens, il n'a pas eu d'autre choix que de retourner de l'autre côté des Alpes pour le service militaire, mais grâce à l'intervention en très haut lieu de celle qui allait devenir son épouse il a pu échapper et revenir à Lausanne pour son mariage. Claudio est devenu Claude, par son alliance avec une Suissesse, par sa formation, son métier et son activité syndicale et associative.

Dans le deuxième chapitre, «arriver», on erre entre les premières impressions du pays d'accueil et du lieu de destination

et les souvenirs du moment de l'installation. «À cette époque, on dérangeait les gens sans faire rien d'autre qu'être nous-mêmes», conclut Renato, qui raconte comment les ouvriers italiens étaient traités par les autochtones dans les années 1970. Ils se sentaient différents, humiliés ou rejetés du regard parfois, juste tolérés parce qu'on utilisait leur main-d'œuvre, alors que pour beaucoup ils travaillaient en Suisse à la demande d'entreprises suisses, qui étaient allées les chercher. La tristement fameuse «visite médicale» à Brigue ou à Genève est également restée gravée dans la mémoire de ces personnes par l'humiliation que cela a représenté: «*Alla dogana*, on devait montrer nos radios des poumons. On nous déshabillait et on nous désinfectait: ils croyaient que l'on apportait Dieu sait quoi d'Italie. Tout déshabillés, désinfectés, radiographiés, et c'était des Suisse-Allemands qui nous criaient dessus, ça faisait peur, ça nous rappelait la guerre. «*Komm, komm*», je l'ai encore devant les yeux cette grosse Allemande qui nous disait: «*Komm, komm*».»

Le rôle des collectivités de migrant·e·s est omniprésent dans cet ouvrage et dans le troisième chapitre en particulier: «sympathiser». Dans la bouche d'énormément de témoins, ces organisations ont permis à une grande partie de la population immigrée de socialiser, de se marier parfois, de résoudre des questions administratives, de s'intégrer et de vivre une certaine forme de solidarité entre personnes «déracinées». C'était le temps de l'installation... ou du retour au pays? Cette éternelle question se pose à toute personne qui quitte son lieu d'origine. Elle fait partie de presque tous les récits de vie exposés dans cette publication. «Être enterré·e ici» est la conclusion pour une grande partie des personnes migrantes. En effet, le temps aide à faire oublier les différences et les difficultés du début. Et puis, on s'habitue, on s'adapte, on est pris au quotidien par le

1 Claude Cantini, «La Première Colonie libre italienne de Lausanne (1943–1950)», Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier 6 (1989), 23–33.

travail harassant, on se marie, les enfants naissent ici, les petits-enfants suivent quelques années plus tard et le rêve de retour s'efface... «Luigia: J'ai rencontré mon futur mari à la Casa d'Italia. Il n'y avait pas longtemps que j'étais là et lui venait d'arriver. Comme moi, il venait du Nord de l'Italie. On s'est rencontrés un dimanche, en dansant. J'allais danser avec mes sœurs.» Voilà comment des femmes et des hommes parfois fraîchement débarqués en terres helvétiques se sont rencontrés, ont sympathisé et ont fondé une famille dans la communauté. D'autres, plus exceptionnellement peut-être, ont fait un mariage binational, s'intégrant de fait par le travail et par la famille. Mais tou-te-s se sont adapté-e-s: «On venait pour travailler et nous adapter. Encore maintenant, je mets la télé tout bas, tout tranquille, comme les Suisses. Quand j'entends quelqu'un qui fait du bruit, je me dis: <Sono inciviliati.> [Ce sont des gens non civilisés.]»

Enfin, «rester». Le décide-t-on vraiment? Les racines, où sont-elles? Là-bas en Italie, chez les ancêtres ou, ici, poussées à force de travail, d'adaptation, d'intégration, de nouvelles générations nées et élevées en terres vaudoises? Les choix et les visions sont multiples, malgré des trajectoires souvent comparables. Pour une grande partie des personnes immigrées, le départ fait naître une situation inextricable: «Mon père, comme beaucoup de sa génération, a été piégé: quand tu restes en Suisse, tu n'es plus italien en Italie et tu ne deviens pas vraiment suisse en Suisse.» On est l'entre-deux et on ne pourra jamais faire un choix. On reste alors par défaut... Mais d'autres ont une position plus affirmative et peuvent ressentir un refus du reniement: «Valoriser sa propre culture permet de comprendre celle de l'autre, permet de s'intégrer, de s'accepter et d'être accepté. Il faut être au clair avec ça: je ne peux pas nier être sarde pour être

suisse. Ce n'est pas l'un ou l'autre, c'est double. D'ailleurs j'ai la double nationalité», affirme ainsi Rosanna. Certains témoignages vont même plus loin dans l'analyse de la vie, de leur condition et de leur destinée: «Le monde de l'esprit (pour faire très bref) est beaucoup plus important que tous ces contextes, toutes ces nationalités. Les différences et les frontières, je les vois, bien sûr, mais j'ai l'impression que l'on peut étendre notre identité au-delà.»

Losanna, Svizzera recueille une multitude de témoignages passionnants à découvrir. Pléthore d'histoires qui font l'histoire de cette immigration italienne.

Acacio Calisto (Lausanne)

Charles Magnin, Vanessa Merminod, Rosa Brux (éd.)

Nous, saisonniers, saisonnières...
Genève 1931–2019

Genève, Archives contestataires, Collège du travail, Rosa Brux, 2019, 113 p., épuisé, open access [e-book]

Couverture cartonnée, format élégant de 20 × 25,5 cm, fond rouge sur lequel est imprimé un titre décliné en six langues... l'ouvrage présenté par les commissaires de l'exposition *Nous, saisonniers, saisonnières... Genève 1931–2019* n'est pas vraiment un catalogue. En quatre sections, il compile sources et documents qui invitent à réinvestir l'histoire des travailleuses et des travailleurs saisonniers-ères en Suisse. Ce travail éditorial offre un hommage collectif à la mémoire des étrangers et des étrangères qui ont subi des formes diverses d'exploitation liées aux conditions discriminatoires imposées aux «bénéficiaires» du permis de travail A attribué par l'administration suisse de 1931 à 2002.

Cet ouvrage ne donne que quelques clés sur le dispositif scénographique mis sur

pied dans le cadre de l'exposition présentée au Commun à Genève du 30 octobre au 24 novembre 2019. En revanche, en parallèle à cette exposition éphémère, qui a connu un succès remarquable, il offre un instrument complémentaire et très utile pour préciser la démarche des trois institutions (Archives contestataires, Collège du Travail, Rosa Brux) mandatées par le service Agenda 21 – Ville durable et le Service culturel de la Ville de Genève avec l'ambition d'offrir «une trace étoffée» de l'exposition.

Il faut signaler que le défi n'était pas aisé à relever: comment rendre hommage aux saisonniers·ères et, en même temps, apporter des clés essentielles pour décrypter les principaux enjeux mémoriels et historiques des réalités sociales et humaines traversées par les titulaires du permis A? Affiché dès la lecture du titre de l'exposition, le parti pris des concepteurs de l'exposition est de placer au cœur de leur dispositif formel et conceptuel la voix des saisonnières et des saisonniers. Cette démarche mémorielle prend tout son sens dans les lettres rédigées et lues face caméra par des ancien·ne·s saisonniers·ères issu·e·s des principaux pays d'origine de la «main-d'œuvre» (pour reprendre la terminologie utilisée par l'administration fédérale) soumise aux conditions du permis A (Italie, Espagne, Portugal, ex-Yougoslavie). Projetés sur de grands écrans lors de l'exposition, ces témoignages filmés ont été préparés dans le cadre du projet cinématographique *Lettres ouvertes* mené par la réalisatrice Katharine Dominicé, qui s'était précédemment intéressée aux *Années Schwarzenbach* (film cosigné avec Luc Peter en 2010).

Cette démarche constitue l'articulation centrale de l'exposition et de l'ouvrage. Témoignage saisissant des voix de l'émigration, elles permettent de réincarner une histoire sociale et politique de la Suisse qui laisse souvent dans un angle mort la

contribution essentielle des populations d'origine étrangère. Les auteur·e·s rédigent, puis lisent une lettre ouverte à la personne de leur choix pour transmettre leur expérience de l'immigration. Ces neuf textes sont une magnifique invitation à découvrir les déchirements familiaux, les conditions difficiles de travail et de vie des saisonnières et des saisonniers, mais aussi leur participation à la transformation sociale et culturelle de la Suisse d'après-guerre.

Certes, on peut regretter que les voix de celles et ceux qui sont retourné·e·s dans leur pays après un séjour en Suisse ne soient pas plus présentes et que le rôle des travailleurs·euses migrant·e·s dans la construction d'un espace économique, social, politique et culturel européen ne soit pas suffisamment discuté. La majorité des saisonniers·ères sont retourné·e·s dans leur pays d'origine et leur voix reste difficile à entendre. Cependant, il faut souligner l'intention remarquable de l'ouvrage et de l'exposition de construire une histoire à visage humain à partir d'une perspective sociale et une revendication mémorielle. Avec l'intention de faire découvrir des documents inédits sur l'histoire de l'immigration à Genève, d'offrir des éléments essentiels pour appréhender l'histoire des saisonniers·ères, mais aussi de tisser un dialogue entre la mémoire de cette période et les enjeux plus actuels liés au travail précaire, trois autres sections composent cet ouvrage.

La première offre des repères chronologiques essentiels des dispositifs légaux et administratifs (loi fédérale sur le séjour et l'établissement des étrangers de 1931, etc.), des accords internationaux (accord entre la Suisse et l'Espagne sur l'engagement des travailleurs·euses espagnol·e·s de 1961, etc.), mais aussi des principaux débats politiques autour de la question de la «main-d'œuvre» étrangère (refus de l'initiative Schwarzenbach en 1970).

Cette «ligne du temps» est mise en dialogue avec des éclairages très utiles sur les débats délicats menés à l'époque au sein des syndicats au sujet des travailleurs·euses étrangers·ères. Partagés entre un sentiment de solidarité internationale et le repli pour défendre les conditions salariales des ouvriers·ères suisses, les syndicats ont participé aux principaux débats sur le statut des travailleurs·euses étrangers·ères, mais aussi aux luttes contre l'exploitation d'une main-d'œuvre précaire.

Certains éléments avancés dans cette section liminaire sont approfondis dans la troisième partie consacrée aux conditions de travail et d'existence des saisonnières et des saisonniers. En saisissant en quelques lignes les aspects essentiels des difficultés traversées par ces derniers·ères (le départ, la visite sanitaire, les luttes syndicales et politiques, les baraquements, les enfants clandestins) cette partie offre un aperçu remarquable de l'histoire des migrations en Suisse. La recherche documentaire (affiches, articles de presse, documents administratifs) est mise en dialogue avec le travail photographique d'auteurs tels que Jean Mohr, Christian Murat ou des membres du collectif Interfoto. Cette démarche permet de saisir le contexte et les principaux enjeux mémoriels et historiques de l'immigration en Suisse durant les années 1950 à 1980.

L'ouvrage se termine par une ouverture sur la situation actuelle. Malgré la suppression du statut discriminatoire du permis A en 2002, les rapports d'exploitation dans le marché du travail en Suisse sont encore à l'origine de précarité et d'exploitation notamment par l'importance du travail clandestin dans le canton de Genève.

Adoptée en 2014, une motion du Conseil municipal de la Ville de Genève (M-891) avait été à l'origine de cette exposition. Le succès populaire de l'exposition (et de l'ouvrage, rapidement épuisé) a par-

ticipé à rendre visible l'histoire des saisonniers et des saisonnières. En outre, cet hommage public permet d'appréhender l'émergence d'une cité composée d'une population aux origines multiples. Ce livre devrait s'imposer comme une étape d'un cheminement collectif à l'origine de nouvelles initiatives scientifiques, mémorielles, muséales et patrimoniales. Ces jalons sont essentiels pour construire une histoire qui intègre les nouvelles populations venues de l'extérieur et installées à Genève depuis deux, voire trois générations.

Sébastien Farré (Genève)